

MÉTAPHORE ET SÉMIOTIQUE VERBALE

ELENA FAUR¹

ABSTRACT. *Metaphor and Verbal Semiotics.* With the emergence of Cognitive Semantics' 'Conceptual Metaphor Theory' metaphor is seen as a conceptual phenomenon, and, in turn, conceptual metaphor is conceived as underlying metaphorical expressions within language. While enthusiastically welcomed in the field, CMT has also been subject of much critique. Debated aspects of CMT such as the "conventional" and "shared" character of "mental imagery" are presented from the perspective of *cognitive semiotics*, an 'alternative' position to the lakovian approach. The paper proposes that the full reconstruction of CMT can only be done through a reinterpretation of both cognitive *semantics* and *semiotics* within the framework of Coserian *verbal semiotics*.

Keywords: *Cognitive Semantics, Cognitive Semiotics, Integral Semantics, Conceptual Metaphor Theory, symbol, image schema, imagination, designational metaphor.*

REZUMAT. *Metafora și semiotica verbală.* Odată cu apariția 'teoriei metaforei conceptuale', dezvoltată de semantica cognitivă, metafora este văzută ca un fenomen conceptual, iar metafora conceptuală, la rândul ei, este concepută ca stând la baza expresiilor metaforice din vorbirea obișnuită. Cu toate că a fost primită cu entuziasm în domeniul metaforologiei, această teorie a primit și foarte multe critici. Câteva dintre aspectele mult dezbătute, precum caracterul „convențional” și „intersubiectiv” al „imageriei mentale”, sunt prezentate, aici, din perspectiva *semioticii cognitive*, o poziție alternativă la orientarea lakoviană. În lucrarea de față ne propunem să arătăm că reconstrucția teoriei metaforei conceptuale poate fi făcută doar printr-o reinterpretare atât a *semanticii*, cât și a *semioticii cognitive* în cadrul teoretic și conceptual al *semioticii verbale* coșeriene.

Cuvinte cheie: *semantică cognitivă, semiotică cognitivă, semantică integrală, teoria metaforei conceptuale, simbol, schemă imagistică, imaginație, metaforă designațională.*

¹ Elena Faur is researcher at the "Sextil Pușcariu" Institute of Linguistics and Literary History.
E-mail: faur.elenacarmen@gmail.com.

La nouvelle conceptualisation du phénomène métaphorique, telle qu'elle nous est proposée, dans la sémantique cognitive, par G. Lakoff et M. Johnson, dans les années '80 du siècle dernier (cf. Lakoff, Johnson 1980), conformément à laquelle la métaphore représente une catégorie *cognitive de la pensée*, est assumée par la plupart des directions de recherche de la métaphorologie actuelle. Le mouvement sémantique cognitif reflète – surtout par l'étude approfondie des métaphores du langage quotidien – le fait que les structures schématiques imagées, repérables dans le *contenu de l'expérience* primaire, organisent tout le savoir humain, en projetant les domaines plus concrets de l'expérience vers les domaines plus abstraits. A cet égard, ces structures cognitives de l'expérience jouent un rôle actif autant dans la construction de notre système conceptuel ordinaire, que dans la constitution du savoir humain abstrait, qui est aujourd'hui conçu comme un savoir fondé en grande partie sur la projection « métaphorique ». Dans cette perspective, la métaphore est transposée de son cadre linguistique traditionnel, celui de l'« expression », dans la sphère des *contenus* mentaux, devenant ainsi un phénomène conceptuel ou une « modality independent cognitive structure that may be manifested in all kinds of forms » (Müller 2008 : 63). Dans le cadre d'une telle sémantique, la catégorie du « métaphorique » devient une catégorie centrale.

Le contexte plus large dans lequel survient ce mouvement coïncide avec un retour de l'attention sur la *conscience*. La sémantique cognitive s'intéresse à la sémantique « référentielle », ou plus précisément à ces aspects sémantiques qui ne peuvent être compris ou approfondis qu'en relation avec l'ouverture originare et l'orientation de la conscience vers le monde. Ce domaine était longtemps demeuré peu exploré par les recherches linguistiques, et c'est pour cela qu'on a ressenti son absence comme une lacune dans le contexte de la linguistique traditionnelle. D'autre part, en consonance avec la priorité dont ont bénéficié les études sur la conscience, la perspective sémantique de Lakoff se construit premièrement sur une plateforme phénoménologique et sur la valorisation de certaines idées provenant de la tradition philosophique européenne². C'est

² Au-delà d'une « orientation générale » d'ordre phénoménologique, les repères théoriques et philosophiques de ces sémanticiens sont rarement mentionnés et explicitement assumés au fil de leurs études, ce qui a suscité beaucoup de critiques (cf., par exemple, Rakova 2003). Une exception en serait la phénoménologie de M. Merleau-Ponty, à laquelle les chercheurs font référence de façon explicite, lors de la présentation de la deuxième version de la « théorie d'embodiment » (angl. 'embodiment theory'). Cette théorie naît de l'idée du phénoménologue français, selon laquelle le tout premier accès au monde s'effectue à travers notre propre corporalité, le corps constituant « le véhicule de l'être dans le monde ». D'autres sources exploitées par G. Lakoff et M. Johnson (1999), de manière indirecte et sans être mentionnées, seraient M. Heidegger et W. Dilthey. S'appuyant sur ces préfigurations théoriques, la sémantique cognitive offre une acception assez innovatrice sur l'expérience humaine dans le monde, et sur la modalité dont celle-ci devient significative pour l'homme, tout en admettant que cette « compréhension » préthéorique du monde, située de façon affective, relève du schéma imagée.

également à l'intérieur de ce cadre initial que s'articule une première percée vers la reconquête d'un autre concept, celui d'*imagination*, avec lequel on revendique maintenant le caractère « imaginaire » du savoir et du « raisonnement » humains³.

La « théorie de la métaphore conceptuelle » a été reçue avec enthousiasme par les chercheurs du domaine, mais elle a également reçu des critiques sévères, notamment de la part des représentants d'une direction « alternative » par rapport à la solution lakoffienne, la soi-disante « minority position » [fr. position minoritaire] (Zlatev 2010 : 427), qui est assumée, entre autres, des chercheurs comme J. Zlatev, G. Sonesson, E. Itkonen, C. Sinha, M. Tomasello, etc. Les difficultés théoriques que soulève l'orientation sémantique cognitive sont assez durement jugées, par exemple, par Esa Itkonen. Le linguiste d'origine finnoise part, dans sa critique du mouvement, de l'« imagerie mentale », dont la sémantique d'orientation lakoffienne affirme qu'elle serait « conventionnalisée » ou encore « partagée » lorsqu'elle est intégrée au niveau conceptuel. E. Itkonen (2006) critique le fait que la notion d'image mentale « conventionnalisée » est une notion « contradictoire en elle-même », puisque « conventionnalisée » signifie « partagée » par une communauté, ce qui s'oppose donc au fait « individuel » et « subjectif du point de vue psychologique » (cf. aussi Zlatev 2010 ; Sinha 1999). Le linguiste finnois signale encore dans sa critique d'autres aspects problématiques qui dérivent de la définition que M. Johnson (1987) donne du schéma-imagé. On sait que le schématisme et l'image qu'il produit demeurent, dans le modèle proposé par M. Johnson, de simples processus « subjectifs », qui émergent par la suite du « rencontre du corps avec le monde ». En tant que processus psychologiques, ils sont en même temps « privés », et on y a accès, le plus probablement, à travers l'« introspection ». E. Itkonen (2006) signale, cependant, la présence d'une « erreur » récurrente dans l'argumentation des linguistes cognitifs, qui se développe finalement sur une compréhension elle aussi erronée de la distinction entre ce que représente, d'un point de vue logique, le savoir primaire et « objectif » (les normes sociales et les conventions), et ce qu'est le savoir secondaire, « subjectif » et « individuel » (bien que les « normes sociales » soient accessibles seulement à travers ce type particulier de savoir « subjectif » et « faillible »)⁴. L'erreur se perpétue à l'intérieur de l'orientation expérimentaliste (Lakoff 1987 ; Johnson 1987 ; Langacker 1991), aussi bien que dans la version ultérieure de la « théorie d'embodiment » (angl. 'embodiment theory', cf. Lakoff, Johnson 1999).

³ Dès l'année 1997, la métaphore sera définitivement ancrée dans les « expériences primaires » de l'ontogénie, qui sont connectées de manière neuronale et stockées dans les espaces mentaux prélinguistiques de « notre **inconscient cognitif** » (Lakoff, Johnson, 1999 : *passim*).

⁴ A remarquer, pourtant, la différence entre la perspective proposée par E. Itkonen, concernant l'intersubjectivité – qui est une forme de *dynamis*, qui existe déjà dans le social, surtout dans la tradition linguistique commune – et celle de Coseriu, dont nous prêtons la perspective pour l'interprétation de cette conception 'cognitivist'.

Malgré ces critiques, Johnson a raison d'insister sur le problème du savoir humain envisagé comme un **savoir par imagination**. Le philosophe de Berkeley ambitionne, en fait, de rappeler un type de savoir auquel on s'est si peu intéressé dernièrement dans le cadre des recherches en sciences humaines des derniers siècles, ou réservé à des domaines spécialisés. Pour M. Johnson, pourtant, le savoir non-rationnel ou imaginaire n'est point quelque chose de marginal ; au contraire, il doit être interprété comme le fondement du savoir humain tout entier. À ce titre, on devrait, sans doute, s'intéresser davantage à ce modèle. Le fait que la cognition humaine naît et se développe dans un espace encore « pur », pas encore atteint des contenus abstraits de la raison, plus proche des « images » que d'un « jugement » ou des « concepts rationnels », et que ceux-ci sont également créés à l'aide d'une faculté originaire, basique – la capacité imaginative –, reste, en principe, une vérité importante. Ce qui est aussi relevant du point de vue sémantique, c'est le fait que dans la « parole » s'active toujours un arrière-plan ou un « savoir d'arrière-plan » [angl. 'Background knowledge'] de nature schématique imagée⁵, dont on doit supposer qu'il représente le pilier de la compréhension de tout énoncé, indépendamment des aspects relevant des règles de grammaire de telle ou telle langue. Tout aussi importante reste « la découverte », dans le domaine de la métaphorologie, conformément à laquelle la « projection » métaphorique trans-domaines est une « projection » d'*images* ou de *structures* schématiques imagées, qui interviennent dans la création métaphorique de nouveaux contenus cognitifs. Ce que cette approche n'arrive pas à éclaircir, c'est la position de la cognition humaine et des processus adjacents à un niveau infra-sémantique, antérieur et indépendant du signifié, où la signification linguistique est elle-même conçue seulement comme un « cas particulier de la significativité en général » (Johnson 1987 ; Lakoff 1987). L'aspect *cognitif* du concept proposé devient ainsi extrêmement vulnérable, parce qu'il est le point de fuite de tout cet échafaudage et l'élément essentiel que ces sémanticiens s'efforcent d'expliquer. Ces dernières années, l'orientation cognitive « dissidente » nord-européenne a réussi à offrir une perspective

⁵ Le débat sur l'arrière-plan doit être compris dans le sens le plus large de la théorie des modèles cognitifs proposée par G. Lakoff (1987). Les modèles cognitifs sont conçus comme des ensembles gestaltiques, susceptibles d'atteindre une complexité remarquable ; ils ne sont pas « des modèles du monde » objectif, mais des « modèles mentaux », qui structurent nos espaces mentaux. A leur tour, ces derniers sont d'une nature *conceptuelle*, ce qui a pour conséquence que « they have no ontological status outside of the mind » (Lakoff 1987 : 282). G. Lakoff (1987) indique, pour chacun des quatre modèles cognitifs repérés, un principe de structuration propre : pour le *modèle du schéma imagé*, le principe de structuration est le *schéma imagé*, pour celui *propositionnel*, on opère avec la *structure propositionnelle*, pour celui *métaphorique* – la *projection métaphorique*, et pour le *modèle métonymique* – la *projection métonymique*. La structure de ces modèles provient, selon G. Lakoff, du schéma imagé, parce qu'elle constitue une structure fondamentale à la constitution de tout notre système conceptuel.

distincte dans la science cognitive, appelée « **sémiotique cognitive** »⁶. Ce mouvement a proposé une restructuration des fondements conceptuels de la sémantique cognitive, fondée sur le concept central de signe et sur la relation de ce dernier avec deux autres notions: *l'intuition* (linguistique) et la *conscience*. Nous avons déjà souligné, dans quelques études plus amples (Faur 2013a ; 2013b) que beaucoup des difficultés avec lesquelles se confronte la sémantique cognitive peuvent être surmontées par le travail de restructuration de ses concepts essentiels, qui a été effectué par la sémiotique cognitive. Nous y avons montré qu'une reconstruction totale de la « théorie de la métaphore conceptuelle » ne peut pourtant s'effectuer qu'à travers une réinterprétation de la sémantique ainsi que de la sémiotique cognitive dans une **sémiotique verbale**, à l'instar de celle développée dans le cadre des études intégralistes actuelles de Cluj-Napoca⁷. La sémiotique verbale qu'on a fait référence est la sémantique intégrale, dans laquelle l'opposition fondamentale entre la sémiotique et la sémantique (signalée et théorisée par E. Benveniste, par exemple), est définitivement dépassée, grâce à l'adoption d'une perspective du point de vue de l'activité ou de l'acte par excellence créateur d'où surgit le signe.⁸

En accord avec l'idée soutenue par la sémantique cognitive, la sémantique intégrale reprend le problème du savoir « imaginaire ». Les deux se distinguent, pourtant, par le fait que la fonction organisatrice du schéma imagé de M. Johnson est destinée, selon E. Coseriu, aux signifiés linguistiques. La différence entre les deux approches du savoir imaginaire est essentiellement donnée par les fondements assumés par la sémantique intégrale, dont surtout la plateforme humboldtienne

⁶ La sémiotique devient, en ce sens, une 'interdisciplinary matrix' (Zlatev 2012), 'an evolutionary framework' (Zlatev 2009), dans laquelle le signe n'est plus si important en tant que signe (la sémiotique n'est plus uniquement conçue comme une « étude des signes ») ; le signe compte surtout lorsqu'il devient un intermédiaire entre la *subjectivité* et le *monde*, plus précisément, sous l'aspect d'un contenu significatif produit par un sujet se trouvant au « contact » avec le monde (la sémiotique devient une « étude de la production de signification ») (Zlatev 2009 ; 2012). Pour cette sémiotique cognitive, le signe se redéfinit sur d'autres fondements que ceux traditionnels, tout en s'intégrant et en dépassant le concept dyadique de signe, extrait de la sémiologie saussurienne, aussi bien que celui triadique de Peirce. A travers cette réinvention, faite sur des fondements phénoménologiques, se développe aussi la subjectivité consciente (cf. Sonesson 2007). A l'intérieur de cette subjectivité et dans le mouvement d'orientation de la conscience vers le monde s'installe la signification, s'élabore un contenu perçu comme distinct par rapport à l'expression : 'they do not go into each other in time and/or space, and they are perceived to be of different nature' (Sonesson 2007: 97).

⁷ Les études intégralistes visent à développer le noyau théorique de la sémantique de Coseriu. La systématisation et le développement de la définition de la métaphore, dans une approche intégrale, ont été réalisées par M. Borcilă, notamment lors de ses cours universitaires de niveau master et doctorat de la dernière décennie. Voir M. Borcilă (2003 ; 2013).

⁸ Pour une présentation plus détaillée de cet aspect voir (Faur 2013b).

sur laquelle se construit cette dernière. On sait que, pour Humboldt, le mot ou le concept linguistique doit être situé dans une zone médiane, entre l'« image » et le « signe » (plus proche de l'image que du signe), compte tenu du fait qu'à l'intérieur du mot on trouve des traits communs aux deux termes⁹. Bien qu'admettant une certaine ressemblance entre le *mot* et le *signe*, Humboldt adopte une position « antisémiotique » en essence, qui introduit une séparation ou encore une « rupture » par rapport à la tradition : Humboldt, « le fondateur du nouvel humanisme européen », tel que l'appelait E. Cassirer, refuse avec véhémence la « réduction » du mot au caractère « arbitraire des signes » et plaide, en revanche, pour l'attribution d'**un caractère suprasémiotique » au langage** (Di Cesare 1998 : 47)¹⁰. Cette approche est ultérieurement radicalisée par E. Coseriu (1992a), qui refuse, lui aussi, d'envisager le mot comme un type de signe, et considère donc, définitivement, **la science linguistique comme le fondement même de la sémiotique et de toutes les autres sciences humaines.**

Dans l'approche invoquée ici, situer le mot « entre image et signe » est le résultat du renversement de perspective que représente Humboldt par rapport à Kant. J. Trabant (1992) synthétise trois perspectives à partir desquelles peuvent être suivis et jugés les rapports, entre signe et mot d'un côté, et entre mot et image de l'autre : le premier point de vue est relié à la problématique de la « double articulation du langage », le second soulève le problème du degré d'(in)détermination du contenu pour chacun des cas ; le troisième parle des différences entre les trois concepts, du point de vue du « principe de l'arbitraire ».

Selon le premier critère, la différence essentielle entre signe, image et mot s'appuie sur l'identification des rapports existant entre l'expression et le contenu de chacun de ces termes. Ainsi, si pour le **mot**, la relation entre son expression, ou sa forme sonore, et son contenu est une fusion, car le contenu ne peut être institué comme contenu objectif qu'à travers le son, pour ce qui est du **signe**, cette relation est « beaucoup plus lâche ». Revenant à la discussion humboldtienne, E. Coseriu explique le fait que dans le mot (à la différence du signe), l'expression, si « séparée de son contenu lexical », n'est qu'un « phénomène matériel » et non pas « une expression », et le contenu, si « séparé de l'expression » « n'est plus une signification », mais « seulement un contenu de pensée vague », une « représentation » (Coseriu, 1992a : 16-17). De l'autre côté, dans la relation des signes, le contenu du signe n'est pas « une signification lexicale », mais « verbale, universalisée (en tant que fonction de désignation) » (Coseriu, 1992a : 8), et

⁹ Parmi les études les plus sérieuses qui traitent de cet aspect de la linguistique humboldtienne on peut nommer celles de J. Trabant (1990 ; 1992), E. Coseriu (1992a), D. Di Cesare (1998).

¹⁰ L'auteur met en lumière la contribution très actuelle de la conception humboldtienne au débat concernant la place de la science du langage parmi les sciences humaines. Chez Humboldt, la linguistique doit se situer, conformément à la position qu'il adopte, « entre sémiotique et esthétique ».

l'expression est indifférente du point de vue des langues. Par exemple, la signification lexicale de la couleur rouge du sémaphore, interdisant de traverser la rue, est réduite à un « contenu de désignation universalisé », « détaché de toute langue » : ainsi, ce qui est désigné, non seulement est extérieur au signe, mais son existence même n'en dépend pas. C'est pour cela que, dans le cas du signe, *on peut affirmer* que l'expression « substitue » un contenu¹¹, tandis que pour le mot, l'expression « ne substitue pas le signifié », car une telle perspective impliquerait l'idée erronée selon laquelle le mot « indique » ou « remplace » « quelque chose de différent par rapport à lui-même ».

A la différence du signe, l'**image** (ou le **symbole**¹²) ressemble davantage au mot, si l'on pense à la synthèse du « sensible » et du « non-sensible ». Tout comme dans le cas du mot, il y a dans le symbole (ou dans l'image) une « irradiation » réciproque et une « fusion » entre la substance sensible et le contenu « non-sensible », où le « sensible » semble l'emporter. Malgré cette « irradiation » réciproque, présente dans le symbole, la « fusion » ne conduit pourtant pas à une « unité » entre les deux pôles de la relation (Di Cesare 1998 : 48), comme c'est le cas pour le mot ; ce dernier ne peut pas exister en dehors de l'« unité » entre « forme matérielle » et « idée ». Pour ce qui est de l'image ou du symbole, « l'idée » peut exister même « en dehors de la relation symbolique » (Trabant 1992 : 70) ; par cet aspect, le symbole se rapproche du signe. Par exemple, dans le cas du symbole « balance », l'« idée » – dont E. Coseriu affirme qu'elle peut se réduire à un contenu ou à une signification propositionnelle, du type : « la justice est juste » – peut exister séparément de l'expression, et cela parce que le symbole désigne « nur Tatbestände, Sachverhalte u.ä., was sich in jeder Sprache (mit Hilfe von verschiedenen Wortbedeutungen) interpretieren läßt » (Coseriu 1992a : 15). D. Di Cesare (1988) va encore plus loin que J. Trabant dans l'explication des rapports entre ces trois termes, et donne des arguments en faveur du fait que, d'un côté, il y aurait une autre différence entre symbole et signe : dans le signe, c'est le « spirituel », l'aspect conceptuel qui est prioritaire, tandis que dans le symbole c'est l'inverse : le « sensible » (l'image ou sa forme matérielle) « prévaut » par rapport au conceptuel. De l'autre part, la synthèse dans le mot est différente : même si l'expression et le contenu y forment une unité indissoluble, il est toutefois possible de les considérer et de les analyser séparément,

¹¹ Voir également la définition de J. Zlatev (2008), reprise à la sémiotique de G. Sonesson, où le linguiste bulgare soutient que la relation des signes peut être comprise dans la formule **E**[*xpression*] -->**C**[*ontenu*] / **R**[*éfèrent*]. À remarquer la position de J. Zlatev, selon qui, dans la relation des signes, le contenu peut parfois se confondre avec le réfèrent.

¹² Dans un temps ultérieur, Humboldt remplace le terme « image » [all.'Abbild'] avec celui de « symbole ». Lorsqu'il en analyse ces termes, E. Coseriu (1992a) emploie déjà pour l'image le terme de « symbole ».

ce qui a rendu possible, dans la linguistique moderne, le concept de « double articulation du langage ». Néanmoins, dans cette unité, la « matérialité » doit être plus « pauvre » et « peser moins » que pour le symbole, sans pour autant être « indifférente », comme elle le semble dans le cas du signe. D. Di Cesare souligne le rôle fondamental du son dans la synthèse humboldtienne du mot, et insiste sur son caractère « iconique¹³ », d'un côté, et sur sa capacité de « former » les idées, de l'autre :

Die 'Portionen des Denkens' könnten auch in unartikulierten und dennoch linearen und abgegrenzten Lauten festgehalten werden. Diese Laute wären allerdings nichts als Bilder, denn ihre ikonische Wirkung würde sich auf das Resultat des Denkens beschränken (Di Cesare 1988 : 49).

Le rapport entre les trois termes peut s'analyser également du point de vue du degré d'(in)détermination des types de contenu impliqués dans chacun des cas. A ce titre, le véritable geste fondateur de la linguistique humboldtienne est le dépassement et l'« ajout » d'une subjectivité « historique » à la subjectivité transcendantale kantienne dans la synthèse du mot. J. Trabant précise le fait que cet aspect s'avère essentiel à la compréhension du type de contenu qu'est le signifié et à la différence que ce dernier introduit par rapport aux autres types de contenu. Ainsi, le **mot** « ouvre un espace d'*indétermination* pour le contenu », parce que, d'un côté, le signifié est une « représentation » de la chose d'une certaine perspective, historiquement déterminée par les langues, et parce qu'il représente, d'autre part, « la condition de possibilité de la pensée, sans laquelle la spontanéité de la pensée serait impossible » (Trabant 1992 : 73). *L'indétermination du signifié*, dans la perspective humboldtienne, correspond, selon Coseriu, au type de savoir linguistique intuitif, auquel le linguiste applique le terme leibnizien de *cognitio clara confusa distincta vel inadaequata*¹⁴. Par rapport au signifié, le **contenu des signes** est *beaucoup plus déterminé*, puisque le signe présuppose déjà le signifié, autour duquel se construit la structuration primaire du monde.

En comparant le signe et le mot du point de vue du type de contenu spécifique à chacun, E. Coseriu part de l'hypothèse humboldtienne selon laquelle le « langage est médiation », tout en dissociant le contenu du signe et celui du mot :

¹³ Nous pensons que « iconique » ne doit pas s'interpréter, dans ce contexte, dans le sens rigoureux du concept de Ch. S. Peirce. Pour la discussion dans son intégralité, voir L. De Cuyper (2008).

¹⁴ J. Trabant attire l'attention sur la distinction qu'on doit maintenir entre « indéterminé » et « confus », précisant que, pour le mot, le contenu « n'est pas confus, parce que la forme matérielle en assure par elle-même la cohésion » (Trabant 1992 : 73).

Für das Wort bedeutet dies aber nach Humboldt zugleich, dass es sich, von dem, was er bezeichnet, nicht absondern lässt, eine These, die ihre Begründung in Humboldts Auffassung von der Sprache als « Vermittlung » findet. Die « Sachen », die die Sprache bezeichnet, sind nicht etwas vorgegebene, in ihrem Sinn schon in vorausabgegrenzte, sondern erst (und stets!) durch die Sprache « vermittelte » Sachen. Es gehört nun zum Wesen der Vermittlung, dass das Vermittelnde nur in der Vermittlung selbst « vermittelnd » ist. Auch das Wort ist folglich nur in der Vermittlung des Bezeichneten „Wort“. Wenn er nicht vermittelt, wenn er von dem, was es vermittelt, getrennt und zu einen bloßen „Zeichnen“ gemacht wird, ist es auch kein Wort mehr (Coşeriu 1992a : 17)¹⁵.

Ainsi, à la différence du contenu du mot, qui est toujours configuré historiquement par les langues, le contenu du signe est universel ou indépendant par rapport aux langues, et présuppose également la possibilité de désignation « universelle ». Ces aspects du signe rendent nécessaire un degré plus grand de détermination du contenu, dans laquelle il faut inclure la raison et le rationnel. Par rapport au signifié, le **contenu de l'image** (ou du **symbole**), étant identique à sa « forme matérielle », « est une vision déterminée de la chose » (Trabant 1992 :73). Les signifiés ne sont pourtant pas des représentations sensibles de la chose, mais ils engagent un niveau d'abstraction et de détachement, ou encore de libération, par rapport aux choses et au monde, traits qui leur sont caractéristiques et grâce auxquels on peut « reconnaître » et établir des relations entre ces choses. Quant à l'image, celle-ci n'entraîne pas, mais, bien au contraire, empêche un tel niveau d'abstraction et la « représentation imagée » « ne dégage pas non plus de relations en tant qu'elle se rapporte à telle ou telle représentation déterminée de la chose » (Trabant 1992 :74). Par conséquent et de ce point de vue, le signe est plus proche de l'image par son contenu *déterminé*, et les deux s'éloignent du mot, dont le contenu est indéterminé et correspond plutôt à un « savoir » d'ordre intuitif. La différence entre le type de détermination supposée par le signe et celle supposée par l'image peut être également synthétisée comme suit : le contenu *déterminé* de l'image reste « confus » (s'opposant au caractère « clair et distinct » du mot et du signe), tandis que la *détermination* impliquée dans le contenu du signe est *abstraite*, car le signe introduit une nouvelle structuration, « postlinguistique ». En ce sens, à travers le signe s'établissent des relations ultérieures dans le « monde des existences *concrètes* », fondées sur les relations déjà données par le langage ; c'est pour cela que l'abstraction du contenu des signes se réalise autour de ce qu'a été déjà « pensé » dans le langage ; c'est « *du* pensé, non *la* pensée¹⁶ », comme l'indique très bien J. Trabant (1992).

¹⁵ Pour une interprétation philosophique plus approfondie de cette « médiation » mot-chose, E. Coseriu fait également référence à Hegel (cf. Coseriu 1992a : 14).

¹⁶ Voir la célèbre thèse humboldtienne, qui stipule que le langage est « l'organe formateur de la pensée » et la « condition de possibilité » de cette dernière.

Un dernier critère qui pourrait expliquer les différences entre les trois termes le représente la perspective du « principe de l'arbitraire ». Là aussi, le mot, ou le langage en général, possède un statut spécial. Le langage devient « arbitraire » seulement en relation avec les choses, en ce sens que *la structuration des choses ne détermine, ni ne guide la structuration des mots*. Cette idée doit être mise en relation avec le concept humboldtien d'imagination, vue comme construction : (1) *d'un contenu entièrement nouveau*, fondé sur les contenus de la sensibilité ; et (2) *d'un contenu créé de manière libre* par un sujet humain. En ce qui concerne le rapport entre le contenu et l'expression, ou entre le signifié et le signifiant, la relation n'est pas purement arbitraire. Le signifiant ne l'est pas par rapport au signifié, car, selon Coseriu (1988), il y a une motivation interne de la relation entre les deux, et cette motivation n'est pas une nécessité « causale »¹⁷, mais une motivation *constituée historiquement* : « c'est comme cela qu'on parle », la parole correspond et s'inscrit toujours dans une technique déterminée historiquement.

Par rapport à la « non-iconicité » du langage, l'image est, en échange, iconique et motivée, ou dépendante des choses, parce qu'elle est « produite par l'impression que nous avons des choses » (Trabant 1992 : 75). S'opposant à l'image, le signe est « le produit de l'arbitraire » lui-même.

E. Coseriu assume la position humboldtienne et situe le mot entre l'image et le signe, plus près de l'image que du signe ; par là, on peut deviner un accord avec la conception intuitive-imagée du schématisme élaboré par l'orientation cognitiviste. Ce qui ne peut pas être accepté en aucun cas, c'est la position selon laquelle les moules de la sensibilité pourraient remplacer ou constituer le fondement du langage. Le schéma imagé proposé par la sémantique de l'expérience pourrait néanmoins être valorisé par la sémantique intégrale, idée soutenue par E. Coseriu (1990/2000), à travers une reconsidération de la place spécifique et du rôle des schémas et des structures schématiques imagées des contenus conceptuels dans une sémantique fondée sur « le savoir du signifié » (et non pas antérieure à celui-ci). Au-delà de son erreur solipsiste, Johnson (1987) assume, pourtant, tout comme Coseriu, une position kantienne et soutient que les schémas imagés fonctionnent comme des « modèles cognitifs idéalisés » (cf. Lakoff 1987) et, donc, qu'ils existent seulement dans la *pensée*. Ils ne sont pas seulement des phénomènes psychologiques (leur rôle est d'organiser nos représentations dans des unités significatives), et, si on considère les développements plus récents de la « théorie d'embodiment », ils ne doivent pas non plus être pris pour de simples structures de l'« inconscient cognitif » (Lakoff, Johnson 1999), d'autant moins être réduits à

¹⁷ C'est toujours par rapport à une telle « motivation » que Saussure dit qu'il n'y a aucune détermination de nature causale qui oblige à choisir le complexe sonore *s-æ-u-r*, pour le contenu *sœur*. Voir aussi le concept de « Willkür » de Hegel et l'interprétation qu'en offre Coseriu (1992b; 1992a).

des « circuits neuronaux » (Dodge, Lakoff 2005 ; Lakoff 2008). Ainsi, la notion de Johnson (1987) de schéma imagé pourrait quand même être mise en relation avec une orientation phénoménologique et devenir compatible avec la sémantique intégrale.

Intégrée dans le cadre plus complexe et plus généreux de la sémantique de Coseriu, la contribution la plus importante du schématisme de M. Johnson se situe au niveau de la « connaissance des choses ». Dans ce nouveau « cadre », les schémas imagés ne peuvent plus être considérés comme des phénomènes psychologiques, car ils sont créés dans l'acte de désigner ; or, ce dernier est un phénomène sémantique qui réalise « l'orientation » de la connaissance, donnée par les signifiés de la langue, vers le monde des choses. Ils jouent d'ailleurs un rôle essentiel surtout dans le savoir d'ordre (de tip) métaphorique (ou métasémique, selon M. Borcilă¹⁸). Le concept de M. Johnson (1987) de schéma imagé nous aide en particulier à spécifier le fait que l'image « entraînée » au niveau de la connaissance des choses (ou skeologique¹⁹) n'est point l'« image riche » d'une chose particulière, mais une « structure gestaltique », ayant le rôle d'organiser nos perceptions dans des « tous » de l'expérience, « unifiés de manière cohérente ».

(Traduit du roumain par Ana Zisman)

¹⁸ M. Borcilă (2013) a proposé de distinguer entre *métasémie* et *métaphorie*, distinction qui se construit autour de la « dichotomie fonctionnelle » des deux types de métaphores – l'une linguistique, à fonction « expressive », l'autre poétique, qui « crée des mondes ». La dissociation entre ces deux types de métaphores est corrélée au *principe fonctionnel* spécifique – linguistique vs. translinguistique, ou poétique – qui gouverne chacun de ces types de métaphore. En contraste avec la *métasémie* du langage, la *métaphore poétique* dépasse les limites du premier niveau sémantique du langage et instaure un « monde imaginé », créé par la dynamique métaphorique interne du texte poétique.

¹⁹ En partant des considérations de Coseriu sur la métaphore, et en corroborant ce noyau de la sémantique intégrale avec les développements récents sur la *métaphorologie*, M. Borcilă a élaboré, au cours de la dernière décennie, un « modèle » de fonctionnement pour la métaphore désignationnelle (ou la *métasémie*), sur des paliers de structuration sémantique. Ces paliers ont été nommés: (1) le palier significatif; (2) le palier représentatif; (3) le palier skeologique. Brièvement, le premier est le palier des signifiés engagés dans le processus métasémique. Le deuxième est le palier des schémas imagés (ou celui des « schémas mentaux »), qui s'associe au contenu mental dans l'acte de désignation métaphorique et qui donne une dimension imagée au signe linguistique. Enfin, le palier skeologique comprend le niveau de la perception et de la connaissance des choses comme un horizon anticipé dans le contexte naturel. Pour une présentation plus détaillée de ces paliers et de la manière dont ils interviennent dans la dynamique métaphorique, voir Borcilă (2013). Le modèle métasémique proposé par M. Borcilă est également présenté dans Faur (2013b; 2014; 2015) et Tomoiagă (2013).

RÉFÉRENCES

- Borcilă, Mircea (2003), *Integral Linguistics and the Foundations of Metaphorology in Dacoromania*, New Series, VII-VIII (2002-2003), Cluj-Napoca, p. 47-77 (*Linguistica integrală și fundamentele metaforologiei*).
- Borcilă, Mircea (2013), *Integral Linguistics*. Universitatea "Babeș-Bolyai": Cluj-Napoca (Prelegeri masterale) (*Probleme de lingvistică integrală*).
- Coseriu, Eugenio (1988), *Sprachkompetenz. Grundzüge der Theorie des Sprechens*. Tübingen: Franke Verlag.
- Coseriu, Eugenio (1990/2000), *Structural semantics and „cognitive” semantics in Logos and Language*. Translation by K. Willems and T. Leuschner (Tübingen), I (1), p. 19-42.
- Coseriu, Eugenio (1992a), *Zeichen, Symbol, Wort* in Tilman Borsche & Werner Stegmaier (Hrsg.), *Zur Philosophie der Zeichen*, Berlin - New York: Walter de Gruyter, p. 3-27.
- Coseriu, Eugenio (1992b), *Die deutsche Sprachphilosophie von Herder bis Humboldt*, Teil I-II, Vorlesung WS 1985/1986, Nachschrift von Heinrich Weber. Unveröffentlichtes Manuskript. Universität Tübingen: Tübingen.
- De Cuyper, Ludovic (2008), *Limiting the iconic. From the metatheoretical foundations to the creative possibilities of iconicity in language*. Iconicity in language and literature 6, Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- De Oliveira, Roberta Pires, De Souza Bittencourt, Robson (2008), *An interview with Mark Johnson and Tim Rohrer: From neurons to sociocultural situatedness* in Roslyn M. Frank et al. (eds.), *Body, language and mind*, Vol. 2: *Sociocultural situatedness*, Berlin: Mouton de Gruyter, p. 21-52.
- Di Cesare, Donatella (1988), *Die aristotelische Herkunft der Begriffe érgon und énergeia in Wilhelm von Humboldts Sprachphilosophie* in Jörn Albrecht et al. (Hrsg.), *Energeia und Ergon. Sprachliche Variation – Sprachgeschichte – Sprachtypologie, Studia in honorem Eugenio Coseriu. Band II: Das sprachtheoretische Denken Eugenio Coserius in der Diskussion (1)*, Tübingen: G. Narr Verlag, p. 29-46.
- Di Cesare, Donatella (1998), *Einleitung* in Wilhelm von Humboldt, *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, Paderborn, München, Wien, Zürich: Ferdinand Schöningh Verlag, p. 11-128.
- Dodge, Ellen, Lakoff George (2005), *Image schemas: From linguistic analysis to neural grounding* in Beate Hampe (ed.), *From Perception to Meaning: Image Schemas in Cognitive Linguistics*, Berlin: Mouton de Gruyter, p. 57-91.
- Faur, Elena (2013a), *Integral Semantics and Conceptual Metaphor. Rethinking Conceptual Metaphor within an Integral Semantics Framework in Journal of Cognitive Semiotics. Conceptual Metaphor Theory: Thirty Years After*, V (1-2), Berlin: Mouton de Gruyter, p. 108-139.

- Faur, Elena (2013b), *Cognitive Semantics and the Emergence of Elocutional Studies*. Universitatea Babeș-Bolyai: Cluj-Napoca (Teză de doctorat) (*Semantica cognitivă și emergența studiilor elocutionale*).
- Faur, Elena (2014), *Cognitive Semantics and 'Conceptual Metaphor Theory'. An Integralist Approach in Limba română*, 3, p. 340-356 (*Semantica cognitivă și „Teoria Metaforei Conceptuale”. O abordare în perspectivă integrală*).
- Faur, Elena (2015), *Sextil Pușcariu on the Conceptual-Linguistic Metaphor of Romanian Language* in Eugen Pavel et al. (eds.), *Caietele Sextil Pușcariu. Actele Conferinței Internaționale "Zilele Sextil Pușcariu". Ediția a II-a, Cluj-Napoca, 10-11 septembrie 2015*, Cluj-Napoca: Editura Scriptor & Argonaut, p. 150-157 (*Sextil Pușcariu despre metafora lingvistic-conceptuală a limbii române*).
- Itkonen, Esa (2006), *Three Fallacies that Recur in Linguistic Argumentation* in T. Haukioja (ed.), *Papers on Language Theory*, University of Turku: Publications in General Linguistics, 10.
- Johnson, Mark (1987), *The Body in the Mind. The Bodily Basis of Meaning, Imagination and Reason*, Chicago and London: The University of Chicago Press.
- Lakoff, George (1987), *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*, Chicago and London: The University of Chicago Press.
- Lakoff, George, Johnson, Mark (1980), *Metaphors we live by*, Chicago and London: The University of Chicago Press.
- Lakoff, George, Johnson, Mark (1999), *Philosophy in the Flesh. The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*, New York: Basic Books.
- Langacker, Ronald (1991), *Foundations of Cognitive Grammar. Vol. II: Descriptive Application*, Stanford: Stanford University Press.
- Müller, Cornelia (2008), *Metaphors dead and alive, sleeping and walking. A dynamic view*, Chicago: The University of Chicago Press.
- Rakova, Marina (2003), *The Extent of the Literal. Metaphor, Polysemy and Theory of Concepts*, London: Palgrave MacMillan.
- Sinha, Chris (1999), *Grounding, mapping and acts of meaning* in T. Janssen, G. Redeker (eds.), *Cognitive Linguistics: Foundations, Scope and Methodology*, Berlin: Mouton de Gruyter, p. 223-255.
- Sonesson, Göran (2007), *From the meaning of embodiment to the embodiment of meaning: A study in phenomenological semiotics* in Tom Ziemke et al. (eds.), *Body, Language and Mind. Vol 1: Embodiment*, Berlin: Mouton de Gruyter, p. 241-283.
- Trabant, Jürgen (1992), *Humboldt ou le sens de langage*, Liege: Mardaga.
- Tomoiagă, Alexandrina (2013), *La métaphore dans l'activité de parler* in *Studia UBB Philologia*, 58(2), p. 201-214.
- Turner, Mark (1990), *Aspects of Invariance Hypothesis* in *Cognitive Linguistics*, I (2), p. 247-255.
- Zlatev, Jordan (2008), *The dependence of language of consciousness* in *Journal of Consciousness Studies*, 15 (6), p. 34-62.
- Zlatev, Jordan (2009), *The Semiotic Hierarchy: Life, Consciousness, Signs and Language* in *Cognitive Semiotics. Special Issue on Anthroposemiotics vs. Biosemiotics*, 4, p. 170-201.

Zlatev, Jordan (2010), *Phenomenology and Cognitive Linguistics* in Daniel Schmicking, Shaun Gallagher (eds.), *Handbook of Phenomenology and Cognitive Sciences*, Dordrecht - New York: Springer, p. 415-446.

Zlatev, Jordan (2012), *Cognitive semiotics: An emerging field for the transdisciplinary study of meaning* in *Public Journal of Semiotics*, IV (1).